

Un « Voyage d'hiver » sobrement illustré par Deborah Warner

Grand interprète de l'œuvre de Schubert, le ténor anglais Ian Bostridge en livre une version extravertie et tourmentée

MUSIQUE

Etrennée à l'Ustinov Studio du Théâtre Royal de Bath en 2024, sous la direction artistique de la metteuse en scène Deborah Warner, le *Voyage d'hiver* (Winterreise) schubertienn est jusqu'au 23 novembre au Théâtre de l'Athénée, à Paris. Il marque le premier volet d'une collaboration pluriannuelle avec l'artiste britannique, qui se poursuivra jusqu'en 2028, que ce soit dans le domaine purement théâtral, de l'opéra de chambre ou du théâtre musical, comme ici.

Aucun chanteur ne connaît mieux que Ian Bostridge le cycle de 24 lieder que Schubert, malade et déprimé, écrit un an avant sa mort, en 1827, sur des poèmes de Wilhelm Müller (1794-1827), dont il avait déjà mis en musique, quatre ans auparavant, le cycle de *La Belle Meunière* (*Die schöne Müllerin*). Non content de les avoir interprétés plus de cent fois au cours de sa carrière, le ténor a publié un remarquable *Voyage d'hiver de Schubert. Anatomie d'une obsession* (Actes Sud, 2018), livrant sa relation passionnelle avec le chef-d'œuvre schubertienn.

Deux hommes assis et un grand piano noir occupent, dès l'entrée du public, la scène de l'Athénée. Ian Bostridge est légèrement recroqueillé à l'arrière-scène, vêtu d'un pardessus sombre, d'une chemise blanche. Non loin, un vieux sac à dos. Le second homme est au prosenium, jambes et regard dans le vide. C'est le vieux joueur de vièle, dont la rengaine obsédante terminera le cycle, à l'instar d'un microsilicon oublié sur une platine. Le pianiste a réveillé les premières mesures du premier lied. C'est un adieu: *Gute Nacht* («bonne nuit»). Le chanteur fermera les volets de cette maison qu'il quitte pour ne jamais revenir, l'âme dévastée, au seuil d'une longue pérégrination jalonnée de douleur et de solitude, qui le mènera, de villages hostiles en lieux d'errance, au seuil du crépuscule et de la mort.



Ian Bostridge,
dans « Voyage
d'hiver », de
Schubert,
à l'Athénée Théâtre
Louis Joubert,
à Paris,
le 16 novembre.
STEPHANE LAGOUTTE/MYOP

En fond de scène, un tableau noir d'écolier où sont esquissées, à la craie, porte et escalier, à moitié effacés. A cour, les deux fenêtres dorées et irréelles, lorsque apparaîtront les trois soleils fantômes qui hantent la raison vacillante du voyageur. A jardin, un écran blanc où se reflètent des visions de nature abstraite. Au sol, quelques accessoires: bas à neige, feuille de glace, gravier, bâton de marche. Si subtil et délicat qu'il soit, le travail de Deborah Warner déborde peu de la simple illustration.

Rage sombre

Ainsi ce bruit de la pierre avec laquelle il grave le nom de la bien-aimée perdue sur le givre dans *Auf dem Flusse* («sur le fleuve»). Il y a aussi cette ouverture aveugle qui s'éclaire à l'évocation des feu follets (*Irlicht*), la couronne mortuaire du cimetière que le Voyageur a malencontreusement pris pour une auberge (*Das Wirtshaus*).

Le désir de repos lui fera quitter ses chaussures, le souvenir du printemps, enlever son manteau. Il marchera en équilibre sur une ligne de crête imaginaire, le temps d'évoquer un rêve d'amour (*Friühlingstraum*) avant que les bouserrasques furieuses de l'hiver ne le projettent d'un bord à l'autre de la scène (*Der sturmische Morgen*, «le matin tempétueux») ou qu'il se couche de fatigue dans la neige, en proie aux hallucinations. Plus que sur le plateau le théâtre est dans la musique. Dans le piano magistral de Julius Drake, qui met en scène chaque note, chaque phrasé, fait rugir le vent et la tempête, réchauffe les flèvres du printemps, fige les larmes sur les joues, fait vaciller la raison d'un piano presque erratique dans *Letzte Hoffnung* («dernier espoir»).

La voix de Ian Bostridge, 60 ans, s'est aujourd'hui usée, notamment dans les aigus, qu'il peine à atteindre. Mais la décoction d'amertume qu'il crache au visage du destin, le désespoir ex-

pressionniste dont il forge son chant, emploissent d'effroi et perturbent le cœur. De même la rage sombre qui empoigne *Einsamkeit* («solitude») ou la déploration qui s'agenouille devant un cercueil dans *Der greise Kopf* («la tête du vieillard») tandis qu'une corneille, oiseau de malheur, se met à voler autour de celui qui s'arme d'un bâton. Ou ces grondements de chiens et leurs claquements de chaînes qui font éclater ses mots dans *Im Dorfe* («au village») avant l'ultime bercuse du *Joueur de vièle*. Tête basse, Ian Bostridge a posé sa main sur le crâne chauve du musicien des rues. Le pianiste Julius Drake les a rejointes devant un public harassé d'émotion. ■

MARIE-AUDE ROUX

Winterreise, de Schubert.

Julius Drake (ténor),
Colin Blumenau (comédien), *Deborah Warner* (mise en scène). Athénée Théâtre Louis-Joubert, Paris 8^e. Jusqu'au 23 novembre.

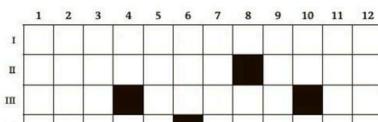
SUDOKU N°25-270



MOTS CROISÉS

GRILLE N° 25 - 270
PAR PHILIPPE DUPUIS

Retrouvez l'ensemble de nos grilles sur jeux.lemonde.fr



HORIZONTALEMENT

I. Coupe du monde. **II.** Des milliers de mètres carrés. On y va pour défaire les unions et essayer de faire fortune. **III.** Arménienne en Turquie aujourd'hui. Un peu secoué. Venues d'Izmir. **IV.** Toute la douleur d'une mère. Façonnai. **V.** Venue de Brazzaville ou de Kampala. La fin de la fin. **VI.** Gai participe. Marquée par le temps. Ne porte plus rien chez nous. **VII.** Préparez les pistes. Boîte de plus

Marie-Sophie Ferdane en état de grâce dans «Barbara (par Barbara)»

Au Théâtre du Rond-Point, à Paris, l'actrice, accompagnée du musicien Olivier Marguerit, prête sa voix à la chanteuse

SPECTACLE

Coup de cœur pour une merveille de représentation mise en scène avec élégance par Emmanuel Noblet: dans la minuscule salle Roland-Torop du Théâtre du Rond-Point, à Paris, fraîche comme le printemps dans son pull vert et son pantalon blanc, la blonde Marie-Sophie Ferdane resuscite la brune Barbara (1930-1997), sans chercher à imiter son modèle.

Composé à partir des propos de la star (courriers privés ou entretiens), le spectacle installe la comédienne dans la blancheur éclatante d'un studio de radio. Deux tables, des micros colorés, le clavier d'un synthétiseur devant lequel prend place le musicien complice Olivier Marguerit: l'actrice arrive de la coulisse en s'excusant presque d'être là. Elle fait les questions et les réponses: «Qui est Barbara? Barbara, cela ne m'intéresse pas du tout.» Le ton donné est à l'image de l'icône, dont le fort tempérament se déploie pendant près d'une heure vingt. Vives, franches et ironiques, les paroles de Barbara disent son talent, son humour, sa sensibilité et une intelligence jamais prise en défaut.

Laisser le biopic de côté

Marie-Sophie Ferdane, la grâce incarnée, chantera en extenso, sa voix troublante de sensualité, *L'eau à la bouche*, de Serge Gainsbourg, alors qu'elle ne fredonnera que deux ou trois mesures de son inspiratrice. C'est Olivier Marguerit, formidable partenaire, qui se charge de faire entendre le monumental *Dis, quand reviendras-tu?*. Le public frémira, magie du moment, communion silencieuse: l'émotion déferle dans la salle.

«Mes textes ne sont ni des poèmes ni des manifestes qui changent le monde», affirme l'interprète de *Göttingen*. Elle ne militera pas, elle ne manifeste pas. Que présentent ses rimes face à des gens qui meurent de faim? Rien. Elle préfère parler des hommes qui l'ont «accouchée» et de l'amour, heu-

**Le public
frémit, magie
du moment,
communion
silencieuse:
l'émotion déferle
dans la salle**

reux ou malheureux, qui a été la grande affaire de sa vie.

Circulant d'un micro à un autre et de bribes de souvenirs en fragments de confidences, la comédienne laisse le biopic de côté pour sillonner dans les éclats d'une personnalité. On a pourtant la sensation que, du début à la fin du spectacle, une seule et même chanson a été murmurée à l'oreille du spectateur. Cette performance tient à la nature même d'une actrice capable d'habiter le présent à temps plein, dans un paradoxe mélange de légèreté et de densité. Son jeu est à l'égal des refrains de Barbara, qui arpente l'intime, se délient et se lient pour ne former, à l'arrivée, qu'une longue phrase racontant l'existence.

Dans la continuité de sons, de sens, de gestes et de mouvements, il se passe alors quelque chose qui arrive rarement au théâtre, mais plus souvent dans les concerts: la passion. C'est, en substance, la relation qui se tisse et s'éloigne ressentie par le public pour Marie-Sophie Ferdane. Pas de rappels en fin de représentation, mais, tout de même, on aurait tant aimé un bis. ■

JOËLLE GAYOT

Barbara (par Barbara).
Conception: Clémentine Deroüelle et Arnaud Cathrine. Mise en scène: Emmanuel Noblet. Avec Marie-Sophie Ferdane et Olivier Marguerit. Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e. Jusqu'au 23 novembre. Le 7 décembre à Deauville (Calvados), le 9 décembre à Vannes. Tournée en mars, avril et mai 2026.

Le Monde est édité par la Société éditrice du Monde à SA. Durée de la société: 99 ans à compter du 15 décembre 2000.

Capital social: 12 463 348,70 €.

Actionnaire principal: Le Monde Libre (SGS).

Rédaction: 67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Tél.: 01-57-28-20-00.

Abonnements: par téléphone au 03 28 71 71

(prix d'un appels local) du lundi au vendredi, de 9 heures à 19 heures, et le samedi, de 9 heures à 17 heures.

Depuis l'étranger au: 00 33 32 28 25 71 71.

Par courrier électronique:

abonnement@lemonde.fr.

Tarif 1 an: France métropolitaine: 399 €

Courrier des lecteurs:

Par courrier électronique:

lecteur@lemonde.fr.